

# Marchand de sable, inc.

Par Stéphane Drouot  
copyright © Stéphane Drouot  
Licence Art Libre / Creative Commons By-SA

## Nouvelle

Nyx est une employée du Limbo42, surnommé Pitou, pour une raison qui reste vraiment à définir. Elle travaille comme tous ses collègues de 8 heures à 13 heures, suivit d'une pause de 15 minutes pour une collation rapide et une camomille – histoire d'apaiser et d'éclaircir le sommeil – puis de 13h15 à 19h15. Elle rentre ensuite chez elle, par un petit chemin assez sombre entre les grands bâtiments obscurs de Limoges. C'est là que son père fut relocalisé, et depuis, elle n'a jamais vraiment eu l'occasion de s'en échapper. Pour aller où ? Les villes se ressemblent toutes, le métal, le plastique et le verre sont recouvert partout des mêmes affiches animés et bruyantes, tentant de vous persuader que la vie est mieux ailleurs, pensait-elle. Foutaises. Lorsqu'on est dormeur, il n'y a pas d'ailleurs, il n'y a pas de demain. Ici et maintenant, voilà ce qui compte. L'argent de la semaine permet de manger et d'avoir un endroit où dormir. C'est étonnant ça, qu'il faille un endroit pour dormir alors que dormir, c'est notre métier. Les éclairés ne comprennent pas ça. Dormir pour fabriquer leur précieux Orphée – on devrait dire pour sécréter – ce n'est pas de tout repos. L'extraction d'Orphée est un processus pénible, et qui n'a pas été prouvé sans conséquence sur la santé. Mais quelle importance. Nous n'avons pas d'argent, pas de pouvoir, pas de voix... la plupart d'entre nous ne savent même pas lire, ou écrire – pensait-elle. Quelle importance...

Moins de dix minutes plus tard, Nyx arrivait prêt de la grande barre d'immeubles sombres où elle habitait depuis plus de 20 ans déjà... depuis que son père et elle avait quitté l'*Initiative Alternative*. Depuis la mort de sa mère. Chaque soir en rentrant, elle était à nouveau face à la constatation d'un échec flagrant. Celui de ses parents, la mort de sa mère, le suicide de son père dans ce petit appartement où elle vivait encore... Vivre, c'était un bien grand mot.

Après une journée passée à se faire traire le cerveau, le retour au bercail était bien amère et toujours tellement silencieux. Nyx avait bien eu quelques relations, avec des femmes principalement. Les hommes étaient tous les mêmes, des junkies, accros à l'Orphée, qui n'attendait que de la voir endormie pour pouvoir lui ouvrir le shunt et lui lécher le conduit pour ces quelques gouttes de produits purs, directement du producteur au consommateur. Non, les hommes, c'était bel et bien finis. Les femmes, c'était plus facile, plus personnel, plus honnête, elle pensait. Mais c'était le drame

quotidien qui avait fini par la fatiguer le plus. A peine vingt-trois ans, et déjà blasé des deux sexes, soupirait-elle chaque soir à son retour du Pitou.

Son appartement était relativement petit. Une seule pièce, cuisine dans un meuble et salle de bain dans une sorte de cabine encastrée dans un coin. Au centre, un sofa en face de l'écran principal que personne n'éteignait jamais. Il avait des couleurs étranges, mais c'était de la technologie archaïque. Quand j'aurai l'argent, je le changerai, pensait Nyx, en s'allongeant dans son canapé. Quand j'aurai l'argent... Elle n'avait que rarement de quoi faire 2 repas par jour, mais elle continuait à économiser pour pouvoir s'acheter un nouvel appareil qui ne lui servirait finalement à rien. La publicité avait eu raison de son esprit pragmatique et la plupart du temps, elle préférait s'endetter pour un gadget que d'avoir l'air pauvre ou avare devant ses collègues de travail.

Après avoir laisser les programmes de la télévision lui dépeindre un futur encore plus terrifiant que le présent, Nyx se connectait à l'internet pur. La lecture n'était vraiment pas son fort, alors elle utilisait l'activation vocale pour se logger au système. Là, les blogs des officiels de Marchand de Sable, inc. lui expliquaient que la conjoncture allait les pousser à augmenter les rendements. Elle savait parfaitement qu'augmenter les rendements n'était pas possible d'un point de vue humain. Ils allaient encore agrandir un Limbo – pas le Pitou espérait-elle – et faire venir des dormeurs encore plus jeunes. Les derniers arrivés à Pitou avaient à peine 15 ans. Les parents les envoyaient gagner de quoi continuer à les nourrir. Ce n'était pas de mauvais parents, c'était juste impossible pour eux d'avoir de quoi les envoyer à l'école avec les baisses de salaires régulières. Et puis, c'était pas comme si être un dormeur requierait de leur part un quelconque savoir faire. Juste se faire installer un shunt – qu'on remboursait avec son premier bulletin de paye – et se pointer à l'heure pour l'extraction.

L'internet avait été purifié, on n'y trouvait désormais que des éditeurs certifiés par la haute autorité de la cyber-décence. Ces quelques privilégiés pouvait publier du contenu sur un des 5 sites officiels d'Europie, le plus souvent sous forme de blog vidéo à caractère informatif. C'est toujours mieux que la télé, pensait Nyx en éteignant le poste pour la première fois depuis plus de trois semaines.

Les migraines étaient relativement fréquentes, surtout à cette période de son cycle. Les extractions d'Orphée étaient encore plus désagréables que d'habitude, et elle avait besoin de repos pour retourner au travail demain. L'extraction du matin était souvent la plus difficile, mais elle préférait ne pas y penser. Un verre de vodka citron, et tout irait mieux.

Le lendemain, durant l'extraction du soir, K.A. vint prendre place près d'elle. Elle l'aimait bien, c'était l'un des seuls garçons qu'elle pouvait supporter. Lui au moins n'était pas accro à l'Orphée, c'était sûr. Les tests quotidiens des dormeurs étaient infalsifiables. Et puis il avait cet air rêveur, toujours un peu ailleurs, comme elle imaginait son père, avant sa dépression. Il s'était assis près

d'elle et lui avait sourit. Elle avait pincer un peu des lèvres et hocher de la tête. Sa migraine ne s'était pas vraiment arrangée avec la vodka.

« Joyeux anniversaire, ma chère amie. » Sa voix était douce et calme avec une pointe de mélancolie qu'on ne pouvait discerner que si l'on observait attentivement ses yeux. Il masquait très bien sa fatigue derrière un sourire constant mais son regard vide vous transperçait le cœur.

« Qu'est-ce que tu racontes ? » avait-elle répondu presque machinalement.

« On est le 25, c'est ton anniversaire, non ». Elle avait complètement oublié. Cette migraine des trois derniers jours n'avait pas aidé. A vrai dire, elle avait arrêté de compter les jours depuis longtemps. Elle ne saurait même pas dire à K.A. quelle âge elle avait. La vingtaine passée... pas encore 25 ans... c'était sûr. Aucun des dormeurs n'avait une bonne notion du temps, c'était un des effets secondaires du boulot. Elle lui avait sourit, pour le remercier, d'un de ces sourires qui font peine à voir, à la fois pleins de gratitude et de désespoir.

Ce soir là, sur le pas de sa porte l'attendait un petit paquet. C'était surprenant que quelqu'un d'autre que K.A. se soit souvenu de son anniversaire, mais pas impossible. Elle et Jyh avait eu une relation assez longue finalement. Elles ne se parlaient plus depuis leur rupture, mais c'était par manque d'occasion ou de temps, jamais par amertume. Elle inspecta le paquet avec attention. Rien n'était écrit et le papier craft utilisé pour l'emballage semblait tout à fait archaïque. Étrange pensa-t-elle en poussant la porte.

La télévision s'alluma automatiquement en sa présence et d'un mouvement machinal, elle l'éteignit au milieu d'un segment dédié à la menace des *assassins de la modernité*. Foutaise, murmura-t-elle pour soi-même. Assassins de la modernité : c'est ainsi que les médias caractérisaient les penseurs libres, les anti-capitalistes et les philosophes. Ce qui se cachait derrière cette expression, elle le connaissait bien. A une époque bien lointaine, c'est l'étiquette qu'on avait collé à sa mère.

Nyx s'était installé dans son petit canapé pour ouvrir le petit paquet. Que cela peut-il bien être ?

En apercevant la tranche du contenu, Nyx eut un moment de recul, et se sentit soudainement oppressée. Elle se dirigeait jusqu'à sa fenêtre pour voir si elle était observée. Ça ressemblait à une mauvaise blague, où en tout cas, quelque chose de très improbable. Elle tira les rideaux, juste au cas où. Le papier craft contenait un livre. Elle n'en avait pas vu depuis longtemps, mais elle se souvenait de la collection de son père avant qu'il ne commence à les vendre contre de l'argent, de la nourriture ou des pilules. Elle tournait les premières pages blanches en se demandant dans quel sens il fallait aller. Elle le prit par la couverture la plus colorée, cela semblait naturel. Elle lut : Mille neuf cent quatre vingt quatre, George Orwell, édition de poche. Étonnée, elle tenta de le mettre dans sa poche. Il rentra en poussant un peu. Et rien.

C'est bien ce qu'il me semblait, se dit-elle, c'est pas du tout comme ça que ça marche. Elle entreprit de lire les premières lignes.

À son grand étonnement et malgré la difficulté qu'elle avait à déchiffrer les mots sur le papier – après tout, elle n'avait pas eu besoin de lire depuis prêt de 10 ans et n'y avait jamais vraiment pris de plaisir auparavant – Nyx n'alluma pas le petit écran de son salon, de toute la soirée, restant concentrée pour tenter de suivre l'histoire. Pas facile, se disait-elle, mais au fond, cette environnement glauque et contrôleur lui parlait beaucoup. Elle en oublia même son mal de tête et l'heure de se coucher. Alors que toutes les lumières de son immeuble s'étaient éteintes (certaine même restait éclairées par les téléviseurs qui restaient fréquemment allumés la nuit), l'appartement de Nyx illuminait la rue. Un homme égaré dans la nuit regarda à la fenêtre pensant en son sein qu'un jeune couple devait se cajoler à la lumière du petit néon.

Le matin fût comme une toute nouvelle vie pour Nyx. Elle avait hésité en partant à emmener le petit livre de papier avec elle, et puis l'avait laissé sur sa table. Durant tout le chemin vers Pitou, elle se demanda qui avait bien pu le lui offrir. Elle se disait que c'était bien le genre de K.A. de déposer un tel cadeau sur le pas de sa porte, puis elle se souvint. Il était là, toute la journée, à quelques cabines de la sienne... Il était même arrivé avant elle la veille. Comment aurait-il pu. Le soir, elle tentera d'appeler Jyh, c'est l'occasion d'avoir de ses nouvelles, aussi, qui sait, peut-être passeraient-elles une nuit ensemble, en souvenir du bon vieux temps.

La journée fut étrange. Tout semblait un peu décalé, un peu vide, un peu morne. A la pause, même la camomille semblait suspecte. D'habitude, Nyx savait se débarrasser de ce sentiment d'oppression généralisé que pouvait engendrer la publicité ou la télévision, mais cette fois, le sentiment semblait fondé... peut être un peu distant, mais bien réel. Elle prit l'occasion de la pause pour parler un peu avec K.A. qui avait l'air un peu plus jovial aujourd'hui. Quand il se tenait debout près d'elle, Nyx se sentait toujours instinctivement en sécurité. La blondeur de ses cheveux, perché en haut de cette grande tête lui faisait penser à un gardien, un protecteur, un de ces soldats dans les histoires de guerre compté jadis par son père. « T'as déjà lu un livre » lui demanda-t-elle comme si de rien n'était. Surpris, le sourire de K.A. disparu brutalement, pour laisser place à de grands yeux suspicieux. Puis sur un ton désinvolte « Comme si j'avais le temps ! Je suis pas un éclairé, j'ai un travail et des nuits à faire ! »

Pour la première fois depuis qu'elle travaillait pour Marchand de Sable, inc. Nyx trépidait d'impatience à l'idée de rentrer chez elle. Non pas qu'elle apprécia son emploi de dormeur tant qu'elle ne voulu pas s'en séparé, mais c'était surtout que rapidement, elle avait développé une certaine apathie. Peut-être était-ce la dureté et la froideur de sa vie qui voulu ça, mais ce soir, elle était si nerveuse, qu'elle fit tout le chemin de retour en trottinant.

Le livre était là, il n'avait pas bougé. Il ne s'allumait pas en sa présence à l'inverse de l'horrible écran de télévision qui se mit à crier des horreurs. « Silence big brother » murmura-t-elle à son moniteur en l'effleurant de la main pour l'éteindre. Le livre avait déjà changé ses habitudes de vie, et Nyx ne savait rien de ce qui se tramait à la télévision ou sur l'internet pur. A vrai dire, elle s'en fichait pas mal. Un monde fantastique se dessinait peut à peu dans son imagination, un monde qui lui importait désormais bien plus que le vrai.

Cette nuit là, elle en oublia de dormir. L'histoire de Winston la captivait tant qu'elle décida, le matin venue, de ne pas aller au Pitou. C'est cela vivre, pensait-elle innocemment alors que pour la première fois depuis presque 10 ans, elle prenait la décision consciente de n'accorder qu'une importance secondaire à l'argent. Le livre avait déjà bouleverser son comportement. Vers 16 heures, alors que les effets de la nuit blanche commençait à prendre le dessus, elle s'endormit sur le début du troisième chapitre.

Elle fut brutalement réveillé par un coup violent porté au petit bois frêle de sa porte d'entrée. Une voix étouffée se fit entendre sur le palier. Quelle heure pouvait-il bien être ? Le temps de reprendre contrôle de son corps, elle fut pris d'un coup de panique. La télévision s'alluma alors qu'elle se levait. Elle sursauta. « Saleté de détecteur de mouvement » pensa-t-elle en ne prenant même pas le temps d'éteindre le téléviseur. Les coups à la porte redoublèrent. Elle pris le petit livre et l'enfonça profondément dans sa poche. Voyant dans un miroir la bosse apparente, elle le sortit de sa poche et le jeta rapidement dans un tiroir sur le chemin vers la porte d'entrée.

Elle entre-ouvrit pour découvrir la silhouette de K.A. dans l'entrebâillement de la porte. Soulagé, elle ouvrit alors pour le laisser entrer. « Tu es malade » demanda-t-il avant même de lui dire bonjour. Nyx ne savait pas très bien s'il s'agissait d'une question tant son ton était froid et direct. « heu... non » répondit-elle sans trop de conviction.

« T'es pas au courant qu'ils augmentent les effectifs en ce moment ! Rendement, rendement, rendement. Ils n'ont que ce mot à la bouche. » K.A. était visiblement agité. Nyx ne l'avait jamais vu dans cet état. « Comme d'habitude, non » demanda-t-elle nonchalamment. « Mais tu ne suis pas ce qui se passe sur l'internet pur ou quoi ? »

A ce moment, Nyx réalisa qu'elle n'avait pas consulté l'internet pur depuis plusieurs jours. Elle n'avait même pas allumer son téléviseur suffisamment pour y voir les nouvelles du monde. Pendant quelques jours, cela ne lui avait pas importé du tout. Ce n'est qu'en découvrant l'état de traumatisme de K.A. qu'elle considérait avoir peut-être raté quelque chose de grave.

Ils s'assirent par terre, à la petite table basse en face du canapé. Nyx avait sorti la vodka et le sirop de citron qu'elle servit machinalement à K.A. qui l'avalait d'un trait. Ses yeux se gonflèrent de larmes comme l'alcool lui montait à la gorge. Il posa le petit verre sur la table et en redemanda un autre

qu'il but plus tranquillement, en reprenant le cours de sa pensée. « Il y avait pleins de petits nouveaux aujourd'hui. Des gamins pour la plus part, pas plus de 17 ans. Et ils ont décidé de nous annoncé à la pause que désormais, ils cesseraient d'agrandir les centres d'extractions. »

Nyx l'écoutait attentivement, même si elle avait horreur que K.A. se réfère à la direction de Marchand de Sable, inc. en utilisant le pronom indéfini *ils*. Ces gens sont déjà des éclairés – pensait-elle – si en plus on les met dans une case indéfinie, c'est comme rendre les armes.

« À partir de la semaine prochaine, ils nous donneront un planning pour venir à l'extraction, et on change de statu. Dorénavant, on sera payé à l'extraction, et il faudra dormir chez nous ou être payé moins, pour dormir à Pitou... comme une sorte de location des lieux. » K.A. était outragé. C'était la 6ème baisse de salaire en 2 ans, mais c'était la première fois qu'on adoptait un tout nouveau système. « C'est encore des connards d'éclairés qui se sont dit que ce serait une bonne idée ! Ils ont qu'à venir et faire notre travail un moment, pour voir ! » De dépit, il ingurgita le fond de son second verre. « Il paraît que c'est la pénurie et qu'ils sont obligés de synthétiser une partie de leur approvisionnement d'Orphée et que du coup, ça leur coûte plus cher à produire. Alors c'est nous qui trinquons pour rééquilibrer les prix. »

De fait, la synthèse de l'Orphée, bien que possible était un processus très délicat et dont le coût brut avait forcé les deux corporations pharmaceutiques concurrentes à ouvrir des centres d'extractions peuplés d'humains.

« Tu vas aller voir chez DustFairy ? » demanda Nyx timidement.

« Tu penses, c'est tous les mêmes. Les éclairés, y en a pas un pour sauver l'autre. » débatait-il en tendant son verre vide, que Nyx s'empresse de remplir. « Nyx ? » Le regard de K.A. s'était soudain adouci, comme si l'alcool avait fait effet de calmant et il fixait désormais la jeune fille avec un air presque langoureux. « Pourquoi m'as-tu abandonnée. » il avala son dernier verre et s'effondra par terre, en se mettant instantanément à ronfler. Nyx qui n'avait toujours pas entamé son premier verre, sourit d'un air un peu blasé. Elle couvrit le jeune homme avec une couverture de laine puis s'essaya dans un coin de la pièce avec un téléphone. Le numéro était encore en mémoire, et elle hésita quelques instants avant de presser le bouton d'appel. Et la curiosité eut raison de son hésitation ; après tout, elle voulait savoir d'où ce livre venait et les débâtelations de K.A. n'avait fait que lui rappeler qu'elle voulait appeler Jyh. Ou peut-être était-ce l'alcool. Jyh avait une tendance à pester sur les éclairés aussi, quand elle avait trop bu. C'était d'ailleurs elle qui avait initié Nyx à la vodka... rien de mieux pour faire passer les crampes menstruelles.

Le téléphone sonna dans le vide pendant un bon moment. Rien. Même pas de répondeur. Étrange. Elle réessayerait dans la journée. Après tout, Jyh avait du mal à être seule, sans doute avait-elle

trouvé une autre compagne, ou juste quelqu'un pour la nuit. Nyx ressentit un petit pincement au cœur à cette idée.

Vérifiant que K.A. était bien endormi, elle sortit le petit livre du tiroir, s'installa bien chaudement sur son canapé et se remit à lire. Dehors, le son des affiches sur les murs raisonnaient comme autant de fantômes interpellant les pauvres âmes qui avait la malchance de passer à distance de détection... Ou peut-être était-ce la pluie. Mais Nyx n'y prêtait aucune attention, elle était absorbée par 1984. Au bout de quelques heures, elle finit par s'endormir à la tournure d'une page.

Elle fut réveillé par le son de la télévision et une odeur qui lui était étrangère. K.A. l'avait précédé et pour se dégager de la délicate situation qui l'avait poussée à dormir sur le tapis, il avait entrepris de préparer le petit déjeuner. Des galettes à mi-chemin entre des crêpes et des pancakes, c'était la seule chose qu'il savait vraiment cuisiner. De plus, le petit réfrigérateur ne contenait pas tellement d'ingrédients. Le son de la pâte rissolant sur le feu lui rappelait des souvenirs d'enfance... Comme il courait avec sa grande sœur dans la petite cuisine, comme leur mère les menaçait avec un sourire en coin de les privés de galette s'ils n'étaient pas sage. Cette image en appela une autre. Comme quelques années plus tard, il avait veillé sa sœur toute une nuit après qu'elle ait arrêté de prendre de l'Orphée, et les horribles cauchemars qu'elle avait endurés. Saloperie de molécule, avait-il pensé à l'époque. Il lui avait cuisiné ce petit déjeuner aussi, pour la remettre sur pied. Après ce jour, il ne l'avait jamais revu. L'ironie voulu qu'il rejoigne un Limbo pour gagner sa vie en produisant la drogue qui l'avait séparé de sa sœur. Peut-être avait-il pensé pouvoir changer le système de l'intérieur, il était utopiste comme ça, à l'époque.

« C'est quoi tout ça » demanda Nyx, sortant à peine la tête par dessus le dossier de son sofa. « Bientôt l'heure de l'extraction du matin, il faut reprendre des forces. »

Nyx se sentait lasse. Jamais une journée de travail ne lui avait paru aussi longue. Les discussions à la pause semblaient plus fade que les autres jours, toujours à ressasser les mêmes histoires. Tout le monde a la même opinion, remarquait-elle pour la première fois. Les *assassins de la modernité*, la vie si ironiquement importante des éclairés, la corruption des politiques, la chute dans les effets secondaires de l'Orphée... tout cela était tellement cliché. Discuter avec ses collègues, c'était comme allumer la télé, les mêmes informations, pré-mâchées, pré-pensées. Et le bruit incessant des rires narquois lui rappelait la description des *deux minutes de la haine*, manifestation de mépris commun envers un ennemi prédéfini par les médias – elle pensait – c'est tellement vrai et si efficace. Elle avait hésité à prendre la parole pour secouer un peu la pensée orthodoxe et tenter de leur démontrer combien leurs idées étaient homogènes, mais elle n'avait jamais été tellement douée pour parler en public et les mots lui manquaient encore.

Rentrant chez elle, exténuée par l'extraction du soir, Nyx expérimentait de plein fouet la cause de l'apathie généralisée qu'elle avait observée plus tôt chez ses collègues. La fatigue lui semblait

désormais être un prédateur sauvage de la culture. Elle lui avait passé l'envie de lire... mais c'était sans compter sur les publicités qui s'activait dès qu'elle passait un peu trop près d'un mur. Les affiches mouvantes et lumineuses lui rappelaient d'un coup l'image distincte que *Big Brother* avait laissé dans son imagination. Ces affiches qui semblaient lui hurler : je sais qui tu es, je sais ce que tu veux, je sais où tu vas. Un frisson violent, à la limite du spasme de terreur, lui enserra la cage thoracique. Elle se mit alors à courir tête baissée jusqu'à son petit appartement. Pour se reconforter, elle avala le petit verre de vodka qui traînait sur la table depuis la veille, puis, forte de la confiance que l'alcool avait insufflée en elle, elle entreprit d'appeler Jyh.

A nouveau, aucune réponse, même pas un répondeur. La paranoïa qui s'était emparée d'elle voulu que Nyx ne pue contempler qu'une seule raison à cet événement : Jyh l'ignorait, avait changé de numéro sans même la prévenir. Pendant un instant, elle s'était mis à la haïr si fort. Elle s'était sentie trahie et retenir ses larmes requit alors toutes les forces de son petit corps. Au moment où elle laissa son esprit entrevoir la possibilité que Jyh soit tout simplement décédée, la culpabilité de son égocentrisme la projeta dans une crise de larmes convulsive. Ce soir là, elle s'endormit en pleurant, la tête dans l'oreiller.

Le jour n'était pas encore levé que le néon scintillait déjà dans le petit appartement. Qu'elle lise parce qu'elle avait l'impression que ça lui apportait un esprit critique sur le monde, ou que ce ne soit que dans le but d'apprendre ce qui pouvait bien arriver à Winston n'avait aucune importance pour la jeune fille. Elle s'était dit que si elle réussissait à finir ce livre, elle pourrait peut-être opter pour un poste plus intéressant et mieux payer. Un de ceux dont K.A. parlait toujours avec un certain dédain : « Qu'est-ce qu'ils font de plus que nous ceux là » disait-il quand ils les croisaient à l'heure de l'embauche. De fait, ces quelques administrateurs à Pitou étaient là pour encadrer les dormeurs, tenir les comptes et faire office de caissiers pour les acheteurs qui venait toujours directement à la source pour acheter leur dose quotidienne d'Orphée. Apprendre à lire correctement était le seul moyen d'établir un plan de carrière, chose dont Nyx ne s'était jamais vraiment préoccupée jusqu'à présent. Machinalement, comme pour compter le nombre de pages restantes, elle tourna la couverture arrière du livre. A son grand étonnement, il y avait quelque chose d'inscrit, visiblement à la main, sur la dernière page : 30, rue Offenbach. Entrez sans frapper.

Nyx se prit à espérer que l'adresse ne soit pas une inscription d'un ancien propriétaire du livre, qui l'aurait utilisée pour inscrire quelque chose. Elle parcouru rapidement le reste du petit volume. Rien. Cette note « Entrez sans frapper » la perturbait énormément.

Ce matin là, K.A. était absent. Nyx avait demandé aux quelques anciens visages qu'elle connaissait mais personne ne savait ; peu seulement avait remarqué son absence. Ce n'était pas du tout son genre, de ne pas venir, de ne pas prévenir. K.A. était de ces travailleurs obsédés par l'argent et ne ratait pas une seule journée de travail juste pour être certain de pouvoir continuer à consommer



comme bon lui plaisait. Il avait beaucoup de défaut mais l'absentéisme n'en faisait pas partit. Nyx s'inquiétait un peu, et puis elle réalisa que c'était sans doute ce qu'il entendait, ce soir où il s'était saoulé à la vodka sur son tapis... le sentiment d'abandon.

Alors que le livre touchait à sa fin, Nyx se décida enfin à visiter le 30, rue Offenbach. Cette adresse était devenue mystique dans son esprit, une sorte de tanière infestée de rats ou un grand feu de joie dans lesquels on jetait nous même nos livres. Elle savait que le lieu ne pourrait jamais satisfaire les illusions de grandeur qu'elle avait envisagé, cependant son cœur battait la chamade. Elle se revoyait adolescente, envisageant sa première relation sexuelle avec ce garçon du coin de la rue ; elle se rappelait la convoitise, les jeux de cache-cache, les premières caresses à l'abri des regards et l'excitation de l'inconnu.

A l'entrée de la petite ruelle, elle aperçut une petite silhouette blonde, étrangement vêtue. K.A. songeat-elle ; elle ne l'avait pas revu depuis plusieurs semaines et son inquiétude allait grandissante : avait-elle fait quelque chose pour qu'il se mette à la fuir ? Avait-il eu un accident. Qui la préviendrait s'il venait à disparaître... La silhouette disparue dans la masse lumineuse des panneaux publicitaires.

Le 30 de la rue Offenbach n'était en fait qu'une petite maison, cachée dans une ruelle, derrière un joli petit portail en bois. C'était assez rustique pour l'époque, alors que la majeure partie des maisons avait été rasées pour laisser place à de grandes barres de logements collectifs comme celui de Nyx, de voir cette petite maison de la fin du vingtième siècle encore là, debout, à l'ombre des grandes bâtisses. Elle poussa le petit portail qui donnait sur un minuscule jardin laissé à l'abandon. Au fond, un petit escalier de béton menait à un palier couvert, collé à une terrasse surplombant le jardin et un portail de garage qui ne semblait pas avoir été ouvert depuis au moins un demi siècle. La mousse et le lierre montaient ornementaient parfaitement le bois du grand portail dont le vernis qui restaient encore s'écaillait laissant le bois verdir et pourrir en dessous.

Quel endroit bien étrange. Nyx s'arrêta un instant pour contempler le fait que depuis l'apparition de ce livre sur le pas de sa porte, sa vie avait été envahie par l'étrange. En poussant la porte, elle découvrit la dernière chose à laquelle elle aurait pu s'attendre. Assis à la table d'une salle dont la seule fonction semblait d'être une cuisine, et la fixant droit dans les yeux avec une sorte de tendresse et un petit sourire en coin, se tenait un petit garçon, d'une dizaine d'années tout au plus. Nyx fût prise d'un mouvement de recul, à la limite de l'effroi. Elle n'avait probablement pas vu d'enfant de cette âge depuis une dizaine d'année. Depuis l'apparition d'Orphée, il existait une molécule qui prise une fois inhibait la fertilité, à la fois masculine et féminine. A la puberté, la majeure partie des enfants prenaient la pilule et devenaient, de fait stérile. Cela avait énormément affecté la sexualité en générale, mais à plus forte raison, la fécondité. Comme les femmes ne craignaient plus vraiment de tomber enceinte, elles avaient abandonné l'idée patriarcale de couple et

avaient adopté un comportement qui jusqu'au vingt-et-unième siècle aurait été qualifié de masculin. Désormais, les relations à long terme étaient une occurrence tellement rare, que fonder une famille ne viendrait même pas à l'idée d'une personne d'une vingtaine d'années, ni en tant que but, ni même en tant que possibilité. La raison était relativement simple, le coût de revient de la vie d'un enfant était démesurément inaccessible pour les gens de sa classe et Nyx ne côtoyait réellement personne susceptible d'en avoir les moyens ou l'ambition.

Le petit, après un instant se mit à crier : « Papa ! Y a une dame dans la maison ! »

Nyx fut tétanisée par la surprise. Pas seulement par le cri du petit, mais surtout par le fait qu'il semblait en train d'écrire. Elle n'avait vu personne tenir avec un crayon depuis – elle tentait de se souvenir tant la mémoire semblait lointaine – depuis la mort de son père. Des pas lourds se firent entendre d'une façon diffuse, suivit d'une voix tonitruante « Voilà, voilà ! J'arrive ».

Un homme joufflu, le teint sombre, les yeux cachés dans de petites lunettes arriva d'un pas décidé et inspecta Nyx d'un air quasi scientifique: « voyons, qu'avons nous là... ah ! Bien sûr, tu dois être *Nix*, la fille de Franck et Maëlle. Eh bien, ne reste pas là, entre, entre... » Il lui parlait comme si il la connaissait depuis longtemps. Son air bienheureux la mit tout de suite à l'aise. Elle ferma la porte derrière elle et suivit le vieil homme à travers la maison. Il n'était pas si vieux, il ne devait pas avoir la cinquantaine, mais il lui paraissait âgé, principalement parce qu'elle voyait encore moins de gens de plus de trente-cinq ans qu'elle ne voyait d'enfant. Elle s'interrogeât un moment, se demandant où avait bien pu passer tous ces *vieux*.

Ils étaient descendu dans le garage par un petit escalier de béton, relativement raide et sombre. Elle l'avait suivi sans se poser de question ; toutes ses appréhensions s'étaient envolées. Était-ce à cause du petit enfant ou de la mine jovial de son hôte, mais le fait restait qu'il lui inspirait confiance sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi. L'escalier donnait sur une grande sale aménagée probablement sur tout la surface du sous-sol. Les murs étaient couvert de bois et d'étagères sur lesquelles se trouvait une collection de livre que Nyx avait peine à croire. Elle sortit 1984 de sa poche et le tendit au vieil homme. « Tu l'as lu ? » demanda-t-il très familièrement en s'assillant dans un fauteuil en rotin. Nyx hocha de la tête. Il demanda ce qu'elle en avait pensé, mais la jeune fille ne répondit pas. « Je ne sais pas trop ce que je fais là » se décida-t-elle enfin à exprimer, timidement. L'homme sourit. Sa grosse barbe sembla doubler de volume et ses petits yeux s'abritèrent au fond de ses lunettes. Il prit un temps pour réfléchir à la question. « Je peux t'appeler *Nix* ? » Nyx fit non de la tête : « Nyx, le Y se prononce comme un U ». L'homme se mit à rire, d'un rire tonitruant qui effraya Nyx plus qu'autre chose. « Ah, bien sûr ! La déesse grecque de la nuit ! Nyx ! Fille de Chaos ! Je reconnais bien l'humour de ton père là ! »

L'humour de ton père... voilà une phrase qu'elle ne pensait jamais entendre. Nyx avait un an quand elle avait aménagé avec son père dans le petit appartement qu'elle occupait toujours. Elle ne l'avait jamais vu sourire.

Markus, c'est comme cela qu'il s'appelait, lui offrit un thé qu'elle déclina « La caféine, dans mon métier, c'est un peu prohibé ». Comme le soupçonnait Nyx depuis un bon moment déjà, il avait fait partie de *l'initiative alternative*. Ce mouvement, organisé en partie par sa mère, remontait à la seconde décennie du vingtième siècle. Nyx l'avait toujours considéré, pour ce qu'elle en avait su, comme un renouveau du mouvement Hippie. Une sorte de retour à la terre, la nature et la culture pour le peuple. Bien sûr, l'initiative était un mouvement politisé et rejetant l'idée de leader, elle avait adopté le principe de tirage au sort. Les gens qui le souhaitaient s'inscrivaient sur une liste et étaient tirés au sort pour représenter les besoins de la communauté auprès des autorités et du gouvernement d'Europie, tout juste émergent à l'époque. Markus avait émigré de Pologne dans l'optique d'aider à rénover les villages abandonnés des Cévennes que *l'initiative* avait réquisitionné comme lieu de vie. Il était finalement resté pour y vivre et avait rencontré sa compagne.

Nyx écoutait ce que cet homme racontait avec attention, ne l'interrompant jamais et ne posant que des questions alimentant le sujet dont Markus était déjà en train de parler. Elle réalisait petit à petit qu'elle en savait finalement peu sur ses parents ; les quelques discussions qu'elle avait eu avec son père avait été très superficielles sur le sujet, de plus, il y avait presque dix ans que son père était mort et la mémoire de leurs conversations était on ne peut plus vague dans l'esprit la jeune fille. Markus tentait tant bien que mal d'éviter le sujet de la mort de sa mère, alors Nyx ne demandait pas. La manière dont il avait retrouvé sa trace n'était pas non plus venu dans la discussion ; lire et écrire offrent accès à des possibilités qui m'échappent encore – pensait-elle naturellement.

Puis, après avoir raconté les fantastiques développements en énergie alternative menés par son père, et sa période de professeur pour les enfants des villages de *l'initiative*, Markus se leva pour fureter rapidement dans sa bibliothèque. Il en sortit *le meilleur des mondes*, qu'il tendit à la jeune fille. « Je suis certain que ça te plaira » avait-il dit en souriant. Nyx se demandait s'il y avait pas un motif caché derrière ce qui lui apparaissait comme une telle générosité. « Les mardis soirs, nous nous réunissons avec quelques amis et discutons de nos lectures. Tu peux te joindre à nous si tu le souhaites ! »

Malgré beaucoup de craintes sur le côté clandestin de la chose, Nyx avait accepté avant de prendre congé du vieil homme. En sortant, elle croisa le petit, en train de dîner toujours à la même table. La femme de Markus – du moins Nyx assumait que c'était elle – se tenait debout, derrière le petit garçon, et la salua d'un sourire charmant mais un peu vague. Elle était très belle, le teint pâle, les yeux très noirs et une chevelure lisse soyeuse et sombre malgré son âge. Il y avait dans son attitude quelque chose d'étrange, que la jeune fille n'arrivait pas à cerner réellement. Le côté surnaturel de la

rencontre avec Markus avait dut la marqué, il lui faudrait du temps avant que le monde redevienne normal – avait-elle cru sur le moment – ou peut-être était-ce cela, l'instinct maternel qu'elle n'avait jamais effectivement vu à l'action.

Sur le pas de la porte, Nyx inspecta rapidement le livre que Markus venait de lui donner. Sur la dernière page, elle trouvait les inscriptions : « 30, rue Offenbach. Entrez sans frapper ». Elle sourit, enfonça le livre dans sa poche et remonta sa capuche, puis disparu rapidement dans la pluie et la lumière des publicités.

La vie avait repris son train pour Nyx, qui réussissait sans trop de difficulté finalement, à lier cette nouvelle façon de travailler – en dormant chez soi – avec son nouveau hobby. Elle n'allait qu'à une extraction par jour, parfois deux, et gardait le peu de revenu qu'elle pouvait obtenir de cet méthode pour manger et payer son loyer. Si K.A. me voyait, pensait-elle, il me prendrait pour une folle. Son ami n'avait pas refait surface... peut-être était-il parti travaillé pour Dustfairy, finalement. Malgré un isolement social nouveau pour elle, Nyx ne se sentait pas si seule. La lecture lui avait gardé compagnie. Elle se demandait si elle allait trouver le courage pour se rendre à une réunion chez Markus. Plusieurs semaines avaient passées déjà, ni la vodka ni la lecture n'avait remplacé la compagnie de K.A. Elle avait bien remmené une jeune fille du Pitou, après une extraction un midi, juste pour le contact. La petite ne devait pas avoir dix-huit ans, elle était toute frêle et immobile. C'était une proie facile, exactement ce que Nyx cherchait. Elles s'étaient embrassé doucement sur le canapé du petit appartement, avaient ôté leurs vêtements, et s'étaient endormies nues, l'une contre l'autre, sans même avoir la force de faire l'amour. Nyx avait pris soin de cacher le petit livre avant que la jeune fille ne se réveille. Elles s'étaient embrassées une dernière fois sur le pas de sa porte et ne s'étaient ensuite jamais revues. Nyx doutait d'avoir été aussi ingénue dans sa jeunesse. Elle n'avait jamais eu peur de la sexualité. Depuis la disparition du risque de procréation et de la notion archaïque d'orientation sexuelle, les relations intimes étaient devenues bien plus simple, en particulier parmi les dormeurs qui n'avait pour la plupart, pas de temps à perdre avec les mondanités liées à l'acte de faire la cour.

Ce soir là, Nyx avait décidé de se présenter au 30, rue Offenbach. Elle fut étonné de la composition de l'assemblée. Plus d'une dizaine de personnes étaient entassé dans le petit garage et la plupart d'entre eux avait dans ses âges – pour une raison imperceptible, elle s'attendait à une réunion de personnes âgées... un peu comme Markus. Nyx, arrivée en cours d'assemblée, s'assit discrètement sur une petite chaise dans un coin. Markus, assis dans son fauteuil de rotin dominait un peu l'assemblée. Une jeune fille, à peine plus âgée que Nyx, racontait sa lecture de la Métamorphose de Franz Kafka. Nyx écoutait attentivement et remarqua par hasard que son voisin de devant possédait un shunt d'extraction derrière l'oreille... à son grand étonnement, sa voisine de gauche également.

Elle commença à observer tout le monde et se rendit rapidement compte que tous, dans la pièce étaient des dormeurs.

Soudain, Markus s'enfonça dans sa chaise, son corps se raidi et sa main se porta à sa bouche... un énorme bâillement s'en échappa remplissant les petits yeux derrière les petites lunettes de larmes, à la limite du débordement. Toute la pièce se tue, d'un silence lourd de questionnement. Les dormeurs fixaient tous le vieil homme comme s'il venait briser un tabou. « Désolé » dit-il derrière sa main avec un reste de soupir. Puis, se frottant la barbe, il se rendit compte de la stupeur qui régnait parmi ses convives. Après quelques secondes d'un silence que personne n'osait rompre, l'un des rares garçons dans la pièce se décida à demander, timidement : « Vous n'êtes pas... »

Le rire de Markus eu l'effet d'un coup de tonnerre sur son audience qui ne permit pas au jeune homme de finir sa question. Non, Markus n'était pas un éclairé. Il tenta d'interroger la jeune fille qui parlait sur ce qu'elle avait pensé de la Métamorphose de Gregor, et de la cause sous-jacente de cette dernière, mais la question resta sans réponse.

Éric rentra à nouveau aux environs de quatre heures. Il ne savait plus depuis longtemps déjà faire la distinction entre les heures du matin et celle du soir. Son travail lui permettait heureusement de ne pas avoir à se plier à des horaires stricts. À l'exception des quelques appels officiels, il pouvait prendre ses poses plus ou moins à son gré, du moment qu'il comptabilisa ses 140 heures par semaines. Parfois, il pensait que les Dormeurs devait avoir la vie belle... et puis il se vautrait dans son canapé en cuir de daim et consultait le menu du soir... ou était-ce le matin. Finalement, ces considérations de temps, ce n'était plus vraiment son problème. Il n'avait que trois sources de souci: son emploi chez Marchand de Sable, inc., sa dose quotidienne d'Orphée et ses problèmes récurrents d'érection, qui était un effet secondaire bien connu de l'addiction à l'Orphée. Il avait vécu une relation de plusieurs mois avec la même femme, Élie, parce que c'était plus simple pour lui que d'avoir à s'excuser de ses médiocres performances au lit. Elle comprenait. Le fait qu'elle travaillait pour la partie pharmacologique de Marchand de Sable qui fabriquait une pilule de virilité, qu'elle obtenait par conséquent avec la ristourne maison, était un plus non négligeable.

Ils avaient fini par se séparer, du fait principalement que les collègues de travail de Éric ne comprenaient pas son attachement à une seule conquête, alors que beaucoup d'entre eux avaient au moins quatre régulières et des dormeuses qu'ils collectionnaient pour passer le temps. Éric doutait grandement de la véracité de ces récits – principalement parce que tous prenaient de grandes doses d'Orphée et ce depuis des années et qu'il connaissait parfaitement l'effet de ce traitement sur la libido – mais il avait fini par prendre la mouche face aux allusions des alpha-mâles quant à son manque de virilité. D'autre part, il n'avait jamais envisager de fonder une famille avec Elie, l'idée même lui aurait parue grotesque, mais la monogamie lui avait semblé confortable, n'eut-elle durée qu'un temps.

Qu'allait-il faire de ses quatre heures de temps plat avant de retourner au bureau ? Il pensait faire monter Aya, la masseuse du service d'étage – il avait emménagé quelques années plus tôt dans un bâtiment qui offrait des services de qualité à ses locataires, les *éclairés* n'ayant que rarement de temps à consacrer aux tâches ménagères, à la cuisine ou à leur bien-être physique. Elle n'avait jamais refusé d'user de son corps pour soulager Éric contre quelques billets de plus... Elle souriait beaucoup la première fois qu'il lui avait demandé de placer sa main entre ses jambes. Éric s'était demandé si elle pensait du bien de lui – auquel cas il n'aurait pas eu à la payer à l'avenir – ou si elle se moquait un peu de son impuissance. Dans un sens, cette idée l'obsédait et il ne faisait plus appelle à la masseuse que lorsqu'il lui était impossible de sortir pour trouver une compagne pour la nuit – soit par manque de temps, ou par manque de motivation.

Ce matin là, donc, il avait pris la décision qu'il prendrait une douche, regarderait un peu les nouvelles sur *l'internet pur* et retournerait au travail plus tôt que prévu... quelque chose le perturbait dans les chiffres de la journée et il en oublia même de manger. Sur son chemin vers le Pitou, il

croisait les dormeurs qui venaient pour leur extraction du matin. A quelques exceptions prêtes, il n'y avait pas réellement de critique des éclairés parmi les dormeurs. En vérité, tous les dormeurs pensaient dans un sens que s'ils avaient eu les moyens, eux aussi consommeraient de l'Oprhée.

Eric savait parfaitement lire et écrire, son travail au Pitou le nécessitait. Il n'avait cependant jamais contemplé, ne serait-ce qu'une seule seconde, l'idée d'user de cette commodité pour son loisir. Trouver des livres était notoirement difficile, que ce soit sur l'internet pur qui était désormais principalement vidéo, ou chez ses collègues. Et puis les droits d'auteurs avaient rendu l'impression des livres presque impossible et leur diffusion sous forme de fichier totalement illégale. Avoir accès à la version numérique d'un livre - même d'un grand classique - nécessitait une procédure de validation relativement compliquée à laquelle il ne s'était jamais intéressé.

Eric n'avait pas d'ami, que des collègues avec lesquels les conversations se limitaient souvent à vanter leur conquêtes sexuelles. S'il y avait une chose que la pilule d'infertilité avait rendu véritablement possible, c'était l'abandon des idées puritaines par la plupart des pays d'Europe. Depuis que l'épanouissement sexuel s'était développé - étonnamment rapidement après l'éradication du Sida et l'invention de la fameuse pilule - la psychologie avait pris un tournant radical. La répression morale était devenu une institution à la poursuite, non plus du déviant sexuel, mais du pathologiquement associatif - par lequel on entendait le plus souvent les anarchistes ou les anti-capitalistes. La sociabilisation comme acte de côtoyer son prochain, n'était absolument pas en cause dans cet idée psychologique, il s'agissait plus d'une atteinte à la logique qui voulait que, dans cette société, le capitalisme avait pratiquement remplacé la religion, et les hérétiques se devaient d'être considérés comme des malades mentaux, afin que le reste du monde puisse les ignorer en paix. Ce mouvement avait commencé en 2002, avec les théories conspirationnistes liés au 11 septembre et avait depuis pris des proportions impressionnantes. Les politiques avaient avant tout autre retour fait imploser l'internet libre, refuge des terroristes et autres déviants, puis avaient commencer à publiquement dénoncer les activistes tentant de protéger la liberté d'expression. Cette tactique avait fini par tellement bien marché dans un monde soumis à la pression médiatique que certains d'entre eux avaient craquer sous la pression. Ces seuls évènements, en apparence anodins, avaient permis aux gouvernements des pays d'Europe d'obtenir une classification spéciale pour les penseurs indépendants en tant que déviants sociaux.

Eric n'avait jamais été politisé : «ni pour, ni contre, bien au contraire», c'était sa devise. Et on ne l'y prendrait pas à trop réfléchir au pourquoi du comment. Il s'intéressait au fonctionnement interne du Pitou, mais les choix qui étaient faits par la direction étaient les choix de la direction, et il n'y avait pas à les remettre en cause. Et c'est grâce à ses principes capitalistes rigoureux qu'Eric avait progressé aussi vite dans les échelons chez *Marchand de Sable inc.* et il le savait. Il n'avait - probablement comme chacun de ses collègues - absolument aucun amour pour le travail bien fait,

mais une notion aiguë pour du temps à accorder à une tâche afin d'être qualifié comme productif. En faire le moins possible pour obtenir un salaire à en faire pâlir les *dormeurs* de jalousie, c'était le rêve, le but à atteindre.

Mais depuis quelques jours, Eric en était arrivé à la constatation que le rêve était bel et bien un mirage et qu'une fois atteint il ne laissait pas miroiter grand chose de plus qu'une vie dénué de sens, dénué d'avenir ; une vie, comme lui, impotente. C'était arrivé lors d'un trajet ponctuel, entre chez lui et le Pitou. C'était arrivé sans crier gare. C'était d'ailleurs arrivé près de la gare. Sur ce petit pont au dessus des rails, il s'était pris à contempler les rails et les caténares après le passage d'un train. Quelque chose en lui s'était brisé. Une sorte de prémisse au questionnement s'était faufilee par la fissure ouverte dans le mur qu'il avait passé des années à consolider à coups d'Orphée et de promotions professionnelles. Il avait désormais dans un coin de l'esprit une question sur laquelle il n'arrivait pas à mettre le doigt. Ce n'était que quelques semaines plus tard, à l'occasion d'une nouvelle promotion, que son questionnement pris une forme rationnelle. Après avoir passé une sorte de diplôme de qualification - et signer un contrat de non divulgation, ce qui lui avait paru un peu étrange, mais pas de là à le remettre en cause - Eric avait été promu au rang d'assistant au DRH pour le Pitou. Les premiers jours, il avait traverser le petit pont et la moitié de la ville pour s'y rendre à pied, mais dans un souci d'efficacité, il avait fini par déménager dans son nouvel appartement au fameux service d'étage, qu'il pouvait désormais s'offrir. En vérité, il avait en partit déménagé à cause du petit pont de béton dont la traversé lui faisait chaque jour ressentir ce pincement de malaise dont il avait du mal à se débarrasser la journée durant. Précédemment, Eric avait été un simple comptable, entrant et sortant des chiffres et des références dans une base de donnée, rien de vraiment glorieux, mais il avait pu garder sa place en restant compétitif.

Compétitif signifiait qu'alors que ses collègues travaillaient probablement mieux ou plus vite que lui, il avait commencé à user une partie de ses gains financiers dans l'achat d'Orphée. Il l'avait fait la première fois, juste pour rattraper un retard qu'il avait pris en devant assister à l'enterrement de sa mère. Les parents d'Eric étaient l'histoire classique de mariage dans le début des années 2000, la naissance du petit premier, et puis, après la libération sexuelle, la dépréciation de la monogamie, ils s'étaient séparés. Non pas par manque d'amour, mais par simple envie de voir si l'herbe était plus verte de l'autre coté du miroir. Ils avaient finis par se perdre de vue, et Eric avait majoritairement grandit dans le dortoir de l'école pour laquelle payaient ses deux parents. Il était resté proche de sa mère et avait dut organiser ses funérailles par lui même, ce qui lui avait value une bonne semaine d'absence, qui n'était pas inclus dans la journée réglementaire. Cette première fois, au retour d'une cérémonie lugubre dans un mortuaire moderne, qui ressemblait à s'y méprendre à une sorte de photomaton funéraire - entrez par là avec votre cadavre, insérez 800€ et ressortez dans 5 minutes avec une magnifique urne sur l'un de nos 45 modèles de choix, pour un repos final discount et



luxueux à la fois - à laquelle personne n'avait assisté à part lui, il n'avait pas vraiment eu le choix. La filière de Marchand de Sable dans laquelle il travaillait était entrée en pleine saison comptable, et son employeur - un petit chefton chauve et rondouillard, arriviste et teigneux comme seul le XXème siècle a su en fabriquer, de ceux qui rendent l'espace de travail hostile par leur seule présence et pour qui l'idéologie capitaliste a éradiqué toute forme de compassion - lui avait donné le choix entre rattraper ses heures perdues en une semaine ou prendre la porte. Pour travailler sa première semaine de 80 heures, Eric avait décidé de se simplifier la vie en prenant de l'Orphée, pour la première fois.

Le premier achat était souvent psychologiquement le plus difficile, pour les consommateurs d'Orphée. Parce qu'il signifiait deux choses très socialement contradictoires : d'un côté, on entrait dans la catégorie à risque la plus répandue au monde - le vingtième siècle avait eu le tabac, les siècles précédents l'alcool, le vingt et unième avait l'Orphée - et d'un autre côté, on avait le moyen d'entrer dans cette catégorie tant convoitée des éclairés. La classe moyenne, les citoyens qui ne consommaient pas d'Orphée et qui n'était pas dormeur, ne représentaient plus en vérité qu'une petite partie de la population. Si peu en fait que la majeure partie des *Dormeurs* pensaient que le monde n'était divisé qu'en deux : eux, et les éclairés. Mais, comme toutes les addictions, une fois le premier achat effectué, Eric s'était senti appartenir à quelque chose de mieux, de plus grand, de plus beau. Il s'était senti au dessus du petit chefton et avait effacé sa première semaine de 110 heures, sans même y prêter attention, ce qui lui avait valu des félicitations de la direction, et des encouragements à continuer dans ce sens.

Magré, ou peut être à cause de ces encouragements, il avait décidé d'arrêter l'Orphée, une fois la semaine écoulée. Il avait conscience de ce que l'addiction à la substance pouvait provoquer et ne souhaitait aucunement se retrouver confronté au besoin d'utiliser la moitié de son salaire mensuel pour continuer à satisfaire son appétit en la matière.

Il s'était réveillé, le dimanche matin, avec une sensation étrange. En posant le pied par terre, le sol lui avait paru humide, moite et chaud, instable. Et soudain, une lumière, acide, brûlante et glaciale à la fois. Eric était tétanisé. Il avait conscience que ses sens le trompaient mais restait comme englué sur le sol mouvant. Rien n'y faisait. Après avoir réussi à se traîner sur un petit mètre, il avait ouvert sa fenêtre et la lumière avait fondu sa peau, découvrant ses muscles à vif. Les odeurs de la rue se transformaient en cris d'enfants, comme autant de lame de rasoir dans ses yeux. Après ce qui lui avait semblé comme une éternité, Eric c'était évanoui. A son réveil, tout était rentré dans l'ordre, mais plus rien n'était comme avant. Tout était plus difficile, plus long, plus lent. Les couleurs étaient plus fades, les goûts plus ternes. Et la ville, la ville aussi avait changé. Les gens semblaient lourds, tristes, morts... c'est ça, ils étaient tous morts. Tous ses collègues, tous les

passants, tous, ils étaient creux, et froids. Pour la première fois de sa vie, Eric craignait les rues de Limoges.

Il voulait retrouver la confiance, la vitesse, l'assurance que lui avait prodigué cette petite dose d'Orphée. Il voulait à nouveau se sentir lui. Cette version de lui qui n'était pas celle dont il se souvenait, même avant Orphée. Il s'était connu, il s'était côtoyé pendant suffisamment longtemps pour avoir une bonne idée de sa place dans le monde. Qui était cet étranger qui s'était inséré dans ses habits en son absence ? Il n'avait finalement plus le choix, ayant goûté à une vie sans fatigue, il ne comprenait plus les signaux de son corps. Dormir, lui semblait une activité sacrilège et l'acte même de bâiller le traumatisait physiquement, comme un coup de matraque dans les côtes.

Il avait résisté pendant plusieurs jours avec les grondements dans la tête, les occasionnelles terreurs nocturnes et la fadeur du monde. Ce fût le petit chefton, vis à vis duquel il s'était senti si libre jadis, qui le poussa dans un retranchement de volonté tel qu'il prit la seconde et dernière dose d'Orphée à sa disposition. «Monsieur Eric» avait-il déclaré devant l'ensemble des employés, sur le ton le plus proche du miaulement de chat en détresse qu'Eric n'avait entendu «nous avons de grande perspective d'avenir, aux vues de votre présence la semaine, mais vos performances ces derniers jours me poussent à singulièrement reconsidérer votre avenir au sein de notre société. Reprenez vous mon brave ! Vous avez l'air d'un zombie.»

«C'est toi le zombie, pauvre con» aurait voulu rétorquer Eric qui craignait bien trop de perdre son emploi pour se permettre ce genre de remarque. Mais de fait, Eric semblait ne pas réussir à se focaliser ou du moins, il y avait dans son attitude un sentiment de lassitude jamais exprimé auparavant. L'Orphée lui avait permis de voir son propre potentiel et rien d'autre ne pouvait désormais le satisfaire vraiment.

Il avait donc pris sa petite dose.

L'effet était quasi immédiat. La fatigue disparaissait, la lumière réchauffait à nouveau son corps comme la plus vive et douce des flammes, le monde retrouvait ses couleurs vives mais les autres, les collègues, restaient les mêmes, embourbés dans leur quotidien morbide, froids, distants, improbablement lents.

Nyx n'en revenait pas. Comment avait-elle pu omettre l'idée même qu'il pouvait exister encore des personnes qui ne prenaient pas d'Orphée, mais qui n'était pas *dormeurs* ? Elle tentait de se remémorer le moment auquel, pour elle, le monde avait fini par ne se diviser qu'en deux, les dormeurs et les éclairés. Se pouvait-il qu'il ait encore d'autres personnes, d'autres usagers d'Orphée sporadiques, des riches - comme semblait l'être Markus aux yeux incrédules de Nyx - qui vivaient encore à l'ancienne, partout en Europe. Elle ne pouvait le croire. Cependant, se souvenant des petites leçons de vie qu'elle avait tiré de 1984, elle avait furtivement pensé que le passé avait dut être réécrit. Sa mère était désormais une *assassine de la modernité*, les penseurs politiques étaient des déviants mentaux, pourquoi n'y aurait-il pas des modes de vie naturels passés sous silence par la société. Cela prenait désormais tout son sens et pendant les jours suivants, il n'y avait plus d'image de propagande pour une nouvelle vie sous Orphée qui n'apparaisse à Nyx comme une insoutenable trahison de l'opinion publique. La vie n'était pas meilleure parce qu'on ne dormait pas, la vie n'était pas plus belle parce que plus productive et Markus était devenu pour la jeune fille la preuve improbable d'un mensonge collectif de masse. Ce n'était pas qu'elle eu pensé changer sa vie pour se marier et avoir des enfants dans une petite maison pour autant - elle était clairement attachée à ses valeurs de liberté sexuelle - mais c'était constater l'opportunité possible de ne pas être à l'usine, sans cesse, se faire traire comme une vache à lait. C'était savoir, pas croire, savoir, que même pour ceux qui ne prenaient pas d'Orphée, la vie était un choix. «Ma valeur» pensait-elle alors, «ce n'est pas la quantité de substance que je peux sécréter»